

ment le Nil s'y jetaient dans la mer. Alors s'élevaient sur ses rives plusieurs entrepôts célèbres qui ont cessé d'exister lorsque les sables ont eu comblé les différens canaux auxquels ils devaient leur prospérité. Les îles, la plupart assez étendues, que la nature y avait comme jetées et qui furent autrefois fort peuplées, fort embellies, sont maintenant désertes et couvertes de ruines. On ne voit plus voguer sur ses eaux que douze à treize cents bateaux, qu'un léger tribut autorise à pêcher toute l'année une abondance prodigieuse d'excellent poisson; une foule d'oiseaux aquatiques, dont la graisse, la peau et le plumage deviennent l'objet de spéculations assez importantes.

Malgré tant d'avantages, Damiette occuperait peu les nations si le bonheur qu'elle a d'être située sur la branche du Nil la plus large et la plus profonde n'avait concentré dans ses murs celles de ses productions que l'Égypte voulait vendre, et ne l'avait rendue propre à recevoir celles des productions étrangères que l'Égypte pouvait consommer.

La place a des relations assez étendues. Les plus importantes et les plus suivies sont avec la Syrie, dont elle retire les tabacs, les savons, les soies, les cotons, plusieurs riches étoffes, et à qui elle fournit du lin, des toiles, du sel ammoniac, du blé, du poisson fumé ou salé, une immense quantité de riz, et enfin la majeure partie

de ses subsistances. Des bâtimens français entretiennent spécialement cette communication. Dans la belle saison, ils ont quelques Turcs, quelques Grecs pour rivaux; mais durant l'hiver, lorsqu'on a des corsaires ou des hostilités à craindre, toute concurrence cesse. Si, comme le projet en a été plusieurs fois formé, on parvenait à rendre les sujets du grand-seigneur navigateurs, la France perdrait infailliblement cette branche de son industrie. La raison en est simple. Les navires chrétiens ne sont pas reçus dans le Nil. Ce sont les barques du pays qui leur portent toujours la cargaison en rade. Dans le trajet, on substitue souvent des denrées d'une qualité médiocre aux denrées d'une qualité supérieure, et quelquefois aussi on en soustrait une partie. Sur les vaisseaux musulmans ces infidélités actuellement si ordinaires seraient impossibles.

Aux bâtimens qui forment ce qu'on appelle la caravane, et qui donnent un peu de vie aux petites rades de la Provence, Marseille en ajoute six ou sept qui ne portent presque rien à Damiette, et qui s'y chargent principalement, presque entièrement de riz. Par une loi du sérail la sortie de cette denrée est défendue pour les états chrétiens; mais le gouvernement du pays moins rigide en souffre la transgression sans répugnance. Le douanier, formellement ou tacitement autorisé par ses supérieurs à cette fraude, la fait tourner à son avantage. Il exige que les

Toscans et les Français, les seuls chrétiens qui chargent du riz, paient un droit de sortie plus fort que les musulmans; il exige qu'ils lui livrent les marchandises qu'ils ont à vendre beaucoup au-dessous de leur valeur réelle; il exige qu'ils reçoivent de sa main à des prix exagérés un grain que le négociant leur livrerait à meilleur marché.

Quoique proprement sans port, Damiette offre un abri suffisant aux bateaux plus ou moins grands qui ont descendu le Nil, ainsi qu'à ceux qui doivent entrer dans le fleuve. L'impossibilité de franchir la barre qui gâte l'embouchure de la rivière réduit les navires à la nécessité de mouiller à deux lieues de la côte, mais sur un bon fond. Si des gros temps, assez ordinaires en hiver dans ces parages, les forcent quelquefois à s'éloigner, ils se réfugient dans les rades de Chypre, d'où, le péril passé, ils reviennent prendre leur poste.

Rosette, que des ruines ont fait soupçonner avoir été élevée au-dessus ou à côté du Bolbitique, Rosette a un plus mauvais port encore que Damiette. Les vaisseaux qui voudraient y aborder sont pareillement forcés de s'arrêter à trois lieues, parce que les sables rendent également impraticable le débarquement de la branche du Nil qui baigne ses murs.

La ville, bâtie au huitième siècle, à deux lieues de la mer, sur la rive occidentale du

fleuve, peut avoir deux milles de long sur un demi-mille de large. Elle compte plus de trente mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des toiles de lin et de coton. On les trouve assez généralement persuadés que leur demeure deviendrait la métropole de la religion musulmane, si la Mecque était un jour enlevée à ses sectateurs. Cet espoir leur vient de ce qu'un proche parent de Mahomet termina sa carrière dans leurs murailles, et fut enterré dans une de leurs mosquées.

Quoique sans places, sans édifices, sans monumens dignes d'attention, Rosette réunit la plupart des commodités que le climat, le culte et le gouvernement comportent. Les chrétiens n'y sont pas hais comme à Damiette, où le souvenir des désordres qu'y commirent les croisés les expose trop souvent à des vexations et à des outrages.

À l'ouest de la ville, règne généralement un sable brûlant et aride. Les campagnes de l'est sont au contraire couvertes de fruits exquis et variés, et de maisons champêtres élevées avec quelque goût par des marchands originaires de Syrie. Le riz qu'on y récolte est d'une qualité supérieure; mais il n'est pas possible d'en détourner la moindre partie; il est réservé tout entier pour la capitale de l'empire.

Les navires marchands, les vaisseaux même de guerre trouveraient un abri sûr dans les plus gros temps et dans les saisons les plus orageuses

au port d'Aboukir. Cependant il ne reçoit guère que quelques petits bâtimens caboteurs que les vents ou les tempêtes écartent d'une des deux branches du Nil. Le seul commerce qui s'y fasse est celui du bois, dont l'Égypte manque absolument et que les forêts de Caramanie lui fournissent.

Alexandrie dut sa fondation au héros de la Macédoine. Ce conquérant, de tous le plus renommé, n'eut pas plus tôt conquis l'Asie mineure, et humilié la superbe Tyr, qu'il tourna ses armes victorieuses vers l'Égypte. Les peuples, opprimés depuis long-temps par les Perses, allèrent au-devant d'un nouveau joug, et l'acquisition d'une si riche contrée ne coûta pas le moindre combat. Il fallait donner de la stabilité à cette importante possession; il fallait la rendre la plus utile qu'il serait possible. Pour y parvenir on construisit entre la mer et le lac Maréotis une des plus belles cités de l'univers; on l'entoura des meilleures fortifications dont sa situation la rendait susceptible; on lui donna deux superbes ports par le moyen d'un grand môle qui joignait le continent à l'île de Pharos, où depuis fut élevé un magnifique phare, nécessaire pour guider les navigateurs sur des côtes généralement trop basses.

Alexandre mourut, et l'Égypte devint la proie d'un de ses plus habiles lieutenans. Le premier des Ptolémée et ses deux successeurs immédiats

entrèrent avec sagesse dans les vues profondes d'un fondateur éclairé. Par leurs soins la ville devint le grand entrepôt du globe, l'unique point de communication entre l'Asie et l'Europe. Les marchandises qui y arrivaient de la Méditerranée remontaient dans la haute Égypte par le Maréotis, et par le canal de Faoué dans le Delta. C'était par les mêmes voix qu'y descendaient les productions de la Nubie, de l'Arabie, de l'Inde et du pays même. Un mouvement si rapide attira impérieusement les hommes entreprenans de toutes les nations. Avec eux les Grecs y portèrent les lettres, les arts, les sciences, tout ce qui avait fait si long-temps la gloire de leur patrie. La nouvelle Athènes devint une école fameuse où l'on venait se former à la politesse, au goût, à la philosophie. Jamais on n'avait vu une réunion plus heureuse de richesses, de plaisirs et de magnificence. Les citoyens, les étrangers jouissaient sans distinction d'une liberté fondée sur des lois sages. Si la légèreté, la jalousie, l'esprit de sédition, si d'autres travers reprochés avec justice à ce peuple amoureux de nouveautés et de disputes, troublaient de loin à loin la tranquillité publique, l'ordre était bientôt rétabli par des peines assorties au caractère et aux circonstances.

Les neuf Ptolémée qui, après les trois premiers, régnèrent dans Alexandrie manquaient tous de courage, de vertu et de génie. Cepen-

dant les institutions primitives soutinrent l'état, et ce fameux port n'avait guère vu diminuer ses prospérités, lorsqu'à la mort de Cléopâtre il tomba sous la domination romaine. Le peu qu'il pouvait avoir perdu, il le recouvra et plus lorsqu'il dut fournir au luxe et aux voluptés des maîtres du monde. Il déclina avec l'empire d'Orient, dont il faisait partie, et auquel les Arabes l'arrachèrent au milieu du sixième siècle.

Les chefs de ce dernier peuple, qui occupait seul à cette époque la scène du monde, étaient ignorans; ils étaient féroces. Sous leurs lois oppressives tombèrent en Égypte l'agriculture, le commerce, la population. Il fallut resserrer l'enceinte de la capitale, et la réduire à la moitié de ce qu'elle avait été dans des temps prospères. Les ténèbres se dissipèrent dans la suite; mais la lumière ne fut jamais assez pure pour redonner à Alexandrie son ancien éclat. Ce qu'elle en avait même recouvré, elle le perdit de nouveau après que les Ottomans s'en furent emparés au commencement du seizième siècle.

La destruction, qui suivait partout les pas sanglans et précipités de ces barbares, se fit singulièrement sentir à Alexandrie. Bientôt le Maréotis, ne recevant plus les eaux qui l'avaient alimenté, sécha entièrement et fut comblé par les sables. Bientôt le canal de Faoué, qui avait jusqu'alors conduit les denrées dans les magasins, conserva à peine assez de profondeur pour

pouvoir remplir les citernes de la ville dans les temps de l'inondation. Bientôt les campagnes, privées de tout arrosage, ne présentèrent plus que la triste image de la plus affreuse stérilité. Bientôt disparurent ces délicieux jardins dont les fruits, les fleurs et les ombrages faisaient le charme de tous les ordres de citoyens. Quelques figuiers, quelques dattiers, semés à une assez grande distance les uns des autres, c'est tout ce qui resta des productions qui durant plusieurs siècles avaient fait si heureusement l'ornement et la richesse du territoire.

La dégradation de la cité ne fut pas moins rapide. Le peu qui pouvait s'y être conservé de connaissances utiles ou agréables fut entièrement étouffé. On ne marcha plus que sur les ruines des théâtres, des aqueducs, des palais, des temples. Il ne resta sur pied que quelques citernes, quelques colonnes, quelques obélisques, tous dégradés, mais qui augmentent le regret de voir ensevelis dans la poussière tant de monumens consacrés par l'admiration universelle. Des murs, qui avaient réuni jusqu'à cent mille hommes libres, jusqu'à deux cent mille esclaves, ne comptèrent plus que huit ou dix mille habitans, et quels habitans encore!

Malgré tant de calamités inséparables d'un gouvernement absolu et par conséquent absurde, Alexandrie est restée un entrepôt assez important: elle a dû cet avantage à ses deux rades,

les seules bonnes qu'ait proprement l'Égypte. Le port oriental ou neuf, d'un accès assez facile, est presque comblé par le sable que la mer y pousse et par le lest des bâtimens qu'on est dans l'habitude d'y jeter. L'espace que les bâtimens peuvent occuper est si borné que pour qu'ils ne se heurtent pas il faut les amarrer sur plusieurs ancres. Cette précaution ne suffit même pas toujours. Quelquefois dans les gros temps ils tombent sur d'autres, et les entraînent dans des bas-fond où ils périssent misérablement ensemble. Le port occidental ou vieux est vaste et commode. Les vaisseaux marchands et les vaisseaux de guerre y sont également en sûreté; mais les Européens en sont exclus. La jalousie a fait imaginer aux navigateurs turcs une prophétie qui assure que la ville tombera au pouvoir des chrétiens lorsque leurs bâtimens seront admis dans cette belle rade.

Aucun des deux ports ne reçoit rien, ne débouche rien par terre. Comment les marchandises pourraient-elles y entrer, comment pourraient-elles en sortir à travers des sables accumulés, tandis que le simple voyageur ne les franchit qu'avec d'extrêmes difficultés, lors même que les Arabes vagabonds ne s'avisent pas de troubler sa marche. Ce sont les différentes provinces de l'empire ottoman, ce sont les républiques barbaresques, ce sont quelques états de l'Europe qui ont voulu qu'Alexandrie fût com-

mercante, et qui ont contracté l'habitude d'y porter leur superflu, d'y prendre leur nécessaire. Les navigateurs musulmans n'y trouvent aucune contradiction; mais il est défendu aux chrétiens d'emporter du riz, d'acheter du café d'Arabie et de vendre de celui d'Amérique. La première de ces lois n'éprouva jamais de relâchement; les deux autres sont habituellement violées par la complaisance intéressée d'un capitaine de vaisseau envoyé des Dardanelles pour en assurer l'exécution.

Damiette peut s'être approprié un tiers du commerce que l'Égypte fait par la Méditerranée. Tout le reste est concentré dans Alexandrie. Les liaisons sont entretenues par sept ou huit cents bâtimens, dont plusieurs ne sont que des bateaux. Cent quarante ou cent cinquante viennent de Syrie, soixante-dix ou quatre-vingts de Constantinople, cinquante ou soixante de Smyrne, trente ou quarante de Salonique, vingt-cinq ou trente de Candie, les autres de quelques îles, de quelques parties du continent moins riches et moins fécondes, et des états barbaresques. Leurs chargemens sont estimés l'un dans l'autre 30,000 livres. En supposant sept cent cinquante navires, le pays consomme pour 22,500,000 livres de productions apportées par ces navigateurs. Mais en riz, en blé, en café, en lin, en toiles, en mousselines, en sucre, en légumes, en sel ammoniac, en d'autres articles,

il livre pour le double de cette somme. C'est donc 22,500,000 livres qui doivent leur rentrer en métaux. Heureusement ou malheureusement la plupart passent dans les Indes.

Les affaires des Européens avec l'Égypte sont beaucoup moins considérables. On lui porte des draps, des dorures, des étoffes de soie, du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du papier, de la cochenille, de la verroterie, et on lui demande du riz, du café, du safranon, de l'ivoire, des cuirs, des gommés, des toiles de lin et de coton, du séné, de la casse, du sel ammoniac.

En 1776 les importations des Vénitiens se réduisirent à 755,035 livres, et leurs exportations à 820,062 livres. Les exportations des Toscans, et de l'Anglais, qui fait ses opérations par Livourne, ne passèrent pas 2,143,660 livres, ni leurs exportations 2,099,655 livres. Les importations des Français ne s'élevèrent pas au-dessus de 3,997,615 livres, ni leurs exportations au-dessus de 3,075,450 livres. L'importation totale ne fut donc que de 6,895,310 livres, et l'exportation de 5,996,147 livres. Les droits d'entrée ainsi que ceux de sortie furent de trois pour cent.

Depuis cette époque les Russes ont commencé à porter ou à envoyer en Égypte quelques munitions navales, et Trieste a expédié pour ce marché des draperies et des quincailleries tirées d'Allemagne. Les Espagnols, les Napolitains, d'autres nations peut-être se disposent à entrer

dans une carrière dont les bénéfiques doivent diminuer en proportion de la concurrence.

Dans l'état actuel des choses, une cinquantaine de navires suffirait aux liaisons directes de l'Égypte. Mais la France, Venise et Raguse en destinent deux ou trois cents de plus au service des peuples du Levant, qui veulent leur donner de l'occupation. Leur nombre était même plus considérable avant que le capitán-pacha eût encouragé la navigation des Perses, des Grecs, et des autres sujets de l'empire ottoman.

L'été est la saison favorable pour aller d'Europe en Égypte. Les vents du nord et d'ouest, qui sont alors presque continuels, rendent les voyages courts et sûrs. C'est au printemps et en automne que doit se faire le retour. Pendant l'hiver la navigation est très-dangereuse sur des côtes si basses qu'on ne les découvre pas de deux lieues, pour peu que le temps soit obscur.

Si jamais l'Égypte sort de l'inertie où elle est plongée, s'il s'y forme un gouvernement indépendant, et que la nouvelle constitution soit établie sur des lois sages, cette région redeviendra ce qu'elle fut, une des plus industrieuses et des plus fertiles de la terre. Voyons si l'on peut annoncer les mêmes prospérités à la Libye, habitée aujourd'hui par les Barbaresques.

Depuis l'époque où ce tableau a été tracé, de grands événemens ont agité l'Égypte, de nom-

breuses découvertes en ont fait connaître l'intérieur, et ce pays s'est vu à la veille de rentrer dans le système de la civilisation européenne et des bienfaits de la liberté : le gouvernement, toujours despotique, et souvent barbare, y est devenu moins absurde et tyrannique ; le séjour des Français y a jeté des semences d'amélioration que le temps doit faire fructifier, et dont déjà on commence à apercevoir quelques heureux effets. Mais ceci exige de nous un développement qui ne sera pas la partie la moins intéressante de ce que nous avons à dire ici.

Tant qu'Alexandrie fut le centre du grand commerce qui se fait entre l'Europe et l'Inde, l'Égypte, quoique soumise à des barbares, était loin encore de l'état misérable où nous la voyons depuis plusieurs siècles. Mais vers la fin du dernier on n'en était pas moins persuadé que, malgré ses pertes, elle pourrait encore, sous un gouvernement raisonnable et légitime (1), recouvrer son antique splendeur, sa culture et son commerce.

Mais un pareil changement ne pourrait s'effectuer qu'autant que cette riche contrée serait

(1) Je dis *légitime*, parce qu'un gouvernement de barbares imposé par la conquête à un peuple ne peut être légitime ; celui qui rend à une nation ses droits et sa liberté, de quelque cause qu'il dérive, est le gouvernement *légitime* ; le temps ne fait rien là !

enlevée à des tyrans féroces pour être associée aux destinées d'un grand et puissant empire ; aussi la conquête de l'Égypte fut-elle mise par les Français les plus éclairés au nombre des entreprises également dictées par la religion, l'intérêt des peuples et ceux du commerce. De serviles considérations, la jalousie des cabinets entre eux, et surtout de celui de Londres, avaient pu seules empêcher qu'aucun monarque n'exécutât ce vaste et beau projet, et il a fallu que des circonstances aussi remarquables que celles de la révolution française ouvrissent une porte à toutes les entreprises hardies, à celles surtout qui se rattachent aux progrès des arts, à la destruction du despotisme, pour qu'une nation généreuse conçût et mît en pratique le projet d'arracher l'Égypte à la tyrannie qui la dévore, et l'appeler aux bienfaits d'un régime libéral et éclairé.

Tel fut le but, ou du moins tel aurait été le résultat de cette expédition si mal jugée, et dont nous avons déjà fait connaître les motifs et l'objet (1). Quel a dû être l'étonnement des hommes doués de quelque grandeur d'âme, quand ils ont vu le peuple le plus éclairé, le plus puissant de l'Europe, et l'on pourrait dire du monde, s'opposer à ce dessein ! quand on l'a vu, non pas chercher à conquérir l'Égypte pour la soustraire aux farouches Ottomans, et la placer sous un régime

(1) Voyez le supplément au premier livre.